

Lecture de presse / lecture de livre : analogies, différences et complémentarités.

Animateur : Michel Grandaty (enseignant-chercheur en sciences du langage, IUFM de Toulouse)

Intervenants : Roger Cussol (professeur de lettres, CLEMI)
Charlotte Ruffault (éditrice - Hachette)
Isabelle Deluze (journaliste et rédactrice - Editions Milan)

Michel Grandaty

En tant qu'universitaire et conseiller aux Éditions Milan, je m'intéresse depuis des années à la création de supports presse. Je suis donc très heureux d'animer cette table ronde. Avant de débattre, je voudrais faire quelques remarques. Il faut d'abord que vous sachiez que la presse jeunesse française est, par sa diversité, sa puissance d'édition, le nombre de son lectorat et son nombre de journalistes, une exception culturelle mondiale. Ce qui veut dire que les autres grands pays, comme l'Allemagne ou bien les Etats-Unis, traitent de l'entrée en lecture et de la culture uniquement à travers le livre puisqu'ils ont l'air de se passer de ce support particulier qu'est la presse. Cela laisse rêveur.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule exception en France, puisqu'en ce qui concerne l'école maternelle, nous sommes le seul pays développé au monde à avoir des enseignants pour les enfants avant 5 ans. Aucun autre pays n'a eu l'idée de se payer des enseignants pour les enfants de cet âge, et bien sûr tous les autres pays du monde viennent nous voir pour savoir pourquoi ça marche et à quoi cela peut bien servir. Ils repartent toujours aussi émerveillés mais cela n'a pas l'air de les faire bouger beaucoup...

Chaque année, au salon de Montreuil, la presse de jeunesse édite une petite plaquette où l'on constate qu'elle est très segmentée. Il y a 23 titres référencés pour la partie « Éveil » (à partir de 9 mois), 24 titres pour la partie « Enfance » (à partir de 4 ans et jusqu'à 8/9 ans) et 38 titres pour la partie « au-delà de 9 ans ». Force est donc de constater le dynamisme de ce secteur de l'édition.

En tant qu'enseignant et formateur depuis 16 ans, je suis très étonné qu'aucun institut de formation pour les enseignants n'ait pris en compte la presse de jeunesse dans une formation nationale ou une formation professionnelle. Dans la formation initiale et continue, il n'y a d'ailleurs pas de moyens, pas d'horaires et pas de formateurs ! Fort heureusement, il y a le CLEMI.

Ma remarque concerne aussi la bande dessinée. Tout se passe comme si la littérature de jeunesse se cantonnait aux grandes maisons d'édition et ne comportait que des documentaires et des « grands ouvrages ». Y aurait-il comme une sorte de mépris à l'égard de la presse jeunesse parce que celle-ci est vendue en kiosques, à côté des cigarettes et des chewing-gums ?! Y aurait-il un mépris à l'égard de la presse jeunesse en tant que support ?

Il y a une dizaine d'année, nous avons travaillé au CRDP à l'élaboration d'un ouvrage qui s'appelait *50 activités avec des magazines de jeunesse*. Une équipe s'était constituée

autour de Montauban et nous avons fait une enquête auprès d'enfants de CP dans une dizaine de classes. Nous leur avons proposé plusieurs supports, des ouvrages, des manuels, etc. D'une part, nous leur avons demandé de trier tout ce qui leur permettrait d'apprendre à lire en classe, et d'autre part nous leur avons demandé de justifier leurs choix en une phrase ou deux. Le résultat fut massif, 80 % des élèves de CP considéraient qu'on ne pouvait pas apprendre à lire avec des magazines de jeunesse. Quand on leur demandait la raison, ils répondaient que la couverture était « molle », « souple »...

J'ai participé hier après-midi à une table ronde à la Médiathèque José Cabanis organisée par le ministre de la Culture qui cherche dans un temps relativement bref à mettre en avant un certain nombre de pratiques et de choix ministériels possibles pour permettre à tous les enfants de mieux lire et d'aimer lire (« Livre 2010 »). Au cours de cette table ronde, nous avons fait l'analyse suivante : si vous avez des supports différents comme les magazines par exemple, ces supports vont induire des rapports à la culture différents, des pratiques de lecture différentes et des représentations de ce qu'est la lecture à l'intérieur d'une vie humaine différentes. A supports différents, pratiques sociales différentes, représentations de l'acte de lire différentes.

Je vais à présent laisser à nos intervenants le soin d'éclairer en partie ce débat puis je poserai à chacun d'eux des questions et nous terminerons par les questions de l'auditoire.

En fait, quelles sont ces pratiques différentes, ces postures différentes, quels sont ces nouveaux rapports au savoir que peut induire le magazine ? Roger Cussol, vous travaillez au CLEMI. Quelle est l'idée qui a présidé à la création du CLEMI ? Qu'est-ce que vous cherchiez à démontrer pour oser introduire la presse adulte et jeunesse dans les collèges, les lycées et les écoles primaires ?

Roger Cussol

CLEMI veut dire « Centre de Liaison de l'Enseignement et des Moyens d'Information ». C'est une structure qui existe au niveau national et qui est associée au CNDP. Elle s'intéresse à tout ce qui touche à « l'éducation aux médias d'information ». Nous préférons, pour notre part, employer le terme anglais *media literacy*, nous le trouvons plus parlant qu'« éducation aux médias ». Le CLEMI existe depuis 25 ans. Cela étant, nous n'avons rien inventé. Ce type d'activité existait déjà sous la forme d'interventions d'associations de journalisme auprès des écoles. Ces associations de journalisme, comme *l'Arpège* par exemple, se demandaient déjà à l'époque comment motiver le jeune lectorat dès l'école et donner du sens à la lecture de la presse.

Le CLEMI, né dans les années 82-83, mobilise des enseignants dans toute la France et dans toutes les académies. Cette mobilisation se fait sur la base du volontariat, c'est donc un engagement personnel très militant. Ce qui est en cause, c'est le rapport au savoir, à la lecture et à l'objet de lecture. A l'époque, quand j'ai commencé à travailler au CLEMI, cela m'a permis de me remettre en question et d'interroger mes pratiques. A l'époque, le discours ambiant était : « Attention danger ! Si les élèves, et surtout les grands, lisent ces journaux, vous prenez des risques parce que dans ces journaux, il y a des opinions et que ces opinions sont une menace de manipulation des élèves ». Alors le premier argument du CLEMI face à l'institution a été : la presse est pluraliste, on peut donc faire entrer les journaux dans les établissements à condition de multiplier les

titres. On a fait avec les élèves des séances de feuilletage, on leur a mis des journaux entre les mains de sorte qu'ils avaient une relation très physique avec ces objets, une relation somme toute différente des livres. Nous avons essayé de construire des pratiques à partir de ces expériences.

Depuis 25 ans l'« éducation aux médias » a beaucoup évolué et nous sommes aujourd'hui en train de nous interroger sur des questions fondamentales, comme par exemple la construction des représentations. Pour ce qui concerne la lecture de la presse et plus particulièrement celle de l'image, de la photographie de presse, il faut se demander comment ces objets de lecture peuvent être des moyens d'interrogation de nos représentations. Et comment ils peuvent interférer sur les représentations que les jeunes ou les adolescents peuvent avoir du monde, des autres et d'eux-mêmes. L'une des premières démarches du CLEMI a été de dire que des disciplines comme la linguistique, l'économie, l'histoire utilisent toutes des documents d'actualité ou des documents d'histoire immédiate, pris dans la presse comme objets de savoir. Par exemple, un professeur d'économie demande à ses élèves de lire la presse économique. Ensuite, nous nous sommes posé les questions suivantes : qu'est-ce que la presse ? Qu'a-t-on à apprendre de la presse en tant que système d'information, de communication, de valeur et objet de lecture ? Le CLEMI a travaillé et travaille toujours sur ces questions. Nous organisons des stages et, contrairement à ce qu'a dit Michel Grandaty tout à l'heure, il y a de la formation initiale et continue sur la presse, au moins dans les disciplines. J'y ai longtemps participé, j'y participe encore et j'ai été pendant plusieurs années intervenant sur la presse pour la formation des professeurs de lettres à Montauban.

Michel Grandaty

En fait, je faisais plutôt référence à l'absence de formation des enseignants de l'école primaire, ce qui est tout de même ennuyeux quand on sait le nombre de titres différents qui existent en presse jeunesse et alors même que l'on se dit qu'avant 10 ans, il faut absolument qu'ils aiment lire !

Roger Cussol

Il n'y a pas, effectivement, dans les programmes nationaux, d'éducation spécifique aux médias. Et l'éducation à l'image existe vraiment en portion congrue dans l'enseignement des professeurs de lettres.

Pour revenir à la démarche du CLEMI, il faut savoir qu'elle a souvent été caricaturée. On nous disait : « Vous allez faire de vos élèves des petits singes, vous allez leur faire écrire de la presse scolaire ». Mais nous ne nous plaçons pas dans la posture de journalistes, nous ne demandons pas non plus à nos élèves de se mettre à la place d'un journaliste ni de produire de l'écriture journalistique. Nous sommes bien trop attentifs à la liaison entre la production de l'écriture et de la lecture et à l'utilisation des propres capacités des élèves pour faire cela.

Le CLEMI a développé un programme très intéressant qui s'appelle le CyberFax qui va être mis en réseau pour les rédactions junior du monde entier qui travaillent dans un environnement pédagogique. Il ne s'agit pas d'imiter le journalisme. Au lieu de se demander comment faire un usage pédagogique de la presse, nous nous demandons plutôt quelle est la pédagogie des usages. Toute notre action découle de la question suivante : « Qu'avons-nous appris ? ». Il y a des faits : les élèves lisent ou ne lisent pas, les jeunes lisent ou ne lisent pas. Et ensuite, nous nous demandons : quelles sont leurs pratiques ?

Sont-elles personnelles ou sociales avant d'être scolaires ? Quel est l'environnement familial ? Trouvent-ils des journaux quand ils vont dans une bibliothèque ? Toutes ces questions nous ont amenés, par exemple, à proposer l'installation de kiosques dans les CDI dès que la Semaine de la presse a été lancée.

A partir de là, tous les usages sont possibles. Certains élèves peuvent lire *L'Équipe* par exemple, et c'est très bien. Je ne vais certainement pas, en tant qu'enseignant, leur imposer de lire *Le Monde*. Ou alors, dans la perspective de l'enseignement de l'espagnol, la lecture d'*El País* peut permettre de donner les repères d'une culture et de comprendre un petit peu ce qu'est l'Espagne d'aujourd'hui. Encore un exemple, pour des historiens cette fois-ci : j'ai participé, il y a quelques années, à un ouvrage paru dans l'Académie à propos du procès Barbie. Nous avons travaillé sur les unes de onze journaux parus au début et à la clôture du procès Barbie. Nous n'avons pas réfléchi sur l'Histoire elle-même, mais plutôt sur les questions suivantes : comment lire les unes des journaux pour y apprendre quelque chose en termes de méthodologie et d'interrogation historique ? Comment le lecteur peut-il s'approprier cette lecture si particulière qu'est la une d'un journal ? Peut-on donner des directions de lecture ? Car l'écriture de presse a des spécificités particulières et par conséquent des pratiques de lecture particulières. En France, on s'interroge beaucoup aujourd'hui sur le discours journalistique. Dans l'Académie de Toulouse, nous sommes en train de terminer un ouvrage qui sortira pendant la Semaine de la presse et qui traite de la lecture de la presse en tant que lecture d'un discours journalistique. Si vous vous rappelez, lors des événements en Somalie, il y a environ dix ans, un certain nombre de journalistes avaient désigné ce qu'ils écrivaient sous le nom de « stories » et non pas de « news ». Cela nous avait beaucoup interrogé en tant que professeurs de français, car nous essayons toujours de comprendre et faire le lien avec notre propre discipline et nos propres pratiques.

Michel Grandaty

Merci, je passe maintenant la parole à Isabelle Deluze qui va nous expliquer le parcours de la production journalistique.

Isabelle Deluze

Michel Grandaty disait tout à l'heure qu'il faut conquérir la lecture avant 10 ans. Eh bien, je pense que la lecture de presse est un outil, un levier formidable pour cette conquête de la lecture. Il a été dit aussi que du fait de sa proximité avec les cigarettes ou les bonbons, la presse est plus méprisée que le livre, véritable objet sacralisé, que l'on va chercher en librairie. Mais justement grâce à sa proximité avec les gadgets, la presse est aussi moins intimidante. Elle peut susciter un désir immédiat. Pour moi, cette proximité de la presse est un atout.

La presse a aussi ceci de particulier, c'est qu'elle permet de « picorer ». Bien sûr, on peut découper un livre par chapitres, on peut scinder un documentaire par doubles pages. Mais dans la lecture de presse, on « picore » des formes d'écritures différentes en même temps que des thématiques différentes. Certes la presse, que ce soit la presse d'information pour les enfants ou la presse magazine dans le domaine de l'enfance, s'appuie sur le livre mais le livre et la presse sont des objets différents. Le « feuilletage » qui a été évoqué tout à l'heure, c'est quelque chose de très particulier à la presse. C'est en ayant accès facilement à des documents différents qu'on peut se forger des opinions, et c'est ce que permet la presse. Quand on lit un livre, on est

nécessairement plongé dans un point de vue ou dans une somme de points de vue. Quant on lit un magazine, on a forcément un angle de vue, une lecture restrictive, mais qu'on peut compléter sur plusieurs numéros ou avec d'autres types de magazine. Tout cela contribue à ce que l'enfant se forge sa propre opinion. Je pense que l'un des grands atouts de la lecture de presse, c'est d'aider l'enfant non seulement à acquérir des connaissances, mais aussi à se forger sa propre réflexion.

Michel Grandaty

Voulez-vous dire que par rapport au livre la presse reste une lecture de surface ?

Isabelle Deluze

Non, pas du tout. Quand je parle d'angle, c'est parce que la presse en effet n'a pas pour vocation de couvrir la totalité d'une thématique, loin s'en faut ! Mais en « picorant », le lecteur acquiert au fur et à mesure, et souvent sans s'en rendre compte, des connaissances. Quand on se lance dans la lecture d'un ouvrage documentaire, quelle que soit la passion que l'on peut avoir pour la thématique, on sait que l'on rentre immédiatement dans le champ de la connaissance et du savoir. La lecture de la presse et des magazines permet non pas une lecture de surface mais d'entrer dans le champ du savoir et de la connaissance pratiquement sans s'en rendre compte !

Roger Cussol

Mac Luhan disait la chose suivante : « La particularité, c'est qu'un journal se lit comme se peint ou s'écrit ou se reçoit un tableau cubiste ». C'est-à-dire, pas d'un seul côté mais de tous les côtés possibles et selon toutes les dimensions possibles. Cela veut dire que la lecture de presse est complexe et très riche. Elle offre des richesses qui sont d'une autre nature qu'un roman ou un poème par exemple.

Michel Grandaty

La presse est donc un haut degré de sophistication d'une culture ?

Roger Cussol

Si l'on en croit Mac Luhan, oui. Je trouve très intéressant le rapprochement qu'il fait entre la lecture de presse et la peinture cubiste en terme de construction, de facettes...

Isabelle Deluze

Je pense qu'il y a aussi un facteur de « contamination ». Dans un magazine, un enfant aura forcément différents types de rapport à l'écrit et aura accès à différentes thématiques. Dans un premier temps, il se jettera sur ce qui l'intéresse et de proche en proche, il pourra être « contaminé » par d'autres sujets et d'autres types d'écrits vers lesquels il ne serait pas allé spontanément. Cela me paraît précieux. Acheter un livre, un roman ou un documentaire, c'est une vraie démarche, c'est un choix sous-tendu par de vraies raisons. Ce n'est pas la même chose pour la presse magazine, même si nous espérons déclencher des appétences qui donnent envie à l'enfant de suivre nos magazines de numéro en numéro, il y a toujours un effet de surprise. Même s'il y a un sommaire qui donne des éléments de repère à l'enfant, il y a dans le magazine des surprises qui emmèneront l'enfant vers des domaines où il n'avait pas prévu d'aller.

Roger Cussol

Dans les classes, on observe qu'avant 11/12 ans le sommaire d'un magazine est très peu utilisé. Faire un sommaire, cela rassure les journalistes et les rédacteurs en chef, mais paradoxalement le sommaire est très peu utilisé. Quand on demande aux élèves de retrouver une rubrique, ils commencent par feuilleter le magazine avant d'aller rechercher dans le sommaire. Il y a donc un rapport physique au magazine qui n'est pas le rapport qu'ils ont avec le livre. Avec le magazine, ils ont le sentiment d'être chez eux et chez soi, on n'a pas besoin d'un guide !

Isabelle Deluze

Les enfants ont aussi une action d'appropriation assez forte avec un magazine : même si on conçoit de beaux magazines, un peu luxueux, l'enfant cornera plus facilement une page que sur un livre, il écrira dessus plus facilement, il roulera le magazine, le prêtera plus facilement à un copain. Le rapport d'intimité au magazine est différent du livre.

Michel Grandaty

Pour ce qui est de prêter un magazine, vous avez raison : on compte quatre à cinq lecteurs pour un achat. Le magazine circule et se partage.

Je vais maintenant passer la parole à Charlotte Ruffault. Roger Cussol disait non sans provocation tout à l'heure que cela faisait un peu peur d'introduire les journaux au lycée, qu'on trouvait cela dangereux. Cela voudrait-il dire que, par opposition, le livre est froid, indifférent, qu'il n'est pas dangereux ni risqué ?

Charlotte Ruffault

Les deux font peur mais pour des raisons complètement différentes. La situation du lecteur de magazine et celle du lecteur de livre sont à la fois très proches et totalement opposées. Je fais une parenthèse pour dire que les rares fois où le livre a voulu copier la presse - notamment dans les années 80 où beaucoup d'éditeurs ont voulu « séquencer » le documentaire différemment - cela a été un échec total car ce n'est pas la relation culturelle que l'enfant a au livre. Le lecteur de magazine, lui, est effectivement très actif. C'est lui qui choisit d'aller à telle ou telle rubrique. Il se fait son propre menu, ce qui est sécurisant pour lui car chaque rubrique est un rendez-vous, et ces rendez-vous se font selon son humeur. Un jour, il entre par la BD, un autre il se précipite sur le courrier des lecteurs...

Pour ce qui est du roman, domaine sur lequel je travaille, on entre dans quelque chose de tout gris et par le biais d'une lecture continue. Le lecteur qui a parfois été séduit juste par la couverture doit se remettre totalement entre les mains d'un inconnu, l'auteur, contrairement au magazine où c'est lui qui décide. C'est l'auteur qui « embarque » le lecteur et s'il n'y parvient pas, c'est raté. Il y a donc une forme de passivité dans ce type de lecture qui au demeurant est très confortable. C'est pour cela qu'en ce moment les enfants lisent des romans très épais. Dès 9 ans, ils se lancent dans la lecture de 900 pages sans problème. Ces 900 pages, c'est une succession de chapitres, de séquences au fil desquels ils sont dans leurs pantoufles. Si le livre n'est pas terminé le soir, la seule urgence consiste à reprendre la lecture le lendemain. C'est à ce plaisir-là notamment que tient le phénomène des séries. Le bonheur, c'est d'être dans un univers et de ne plus en sortir ! La presse par comparaison devient presque inconfortable et doit déployer des

efforts de séduction pour attirer ces « accros » du gros roman ou des séries. Elle doit les mettre en situation de faire des choix, ce qui peut être, il est vrai, plus inconfortable. En fait, l'alternance entre livre et magazine est la meilleure gymnastique que l'on peut offrir aux jeunes lecteurs. Ils seront dotés du coup d'une parfaite gestion d'eux-mêmes. Ils sauront à la fois se conduire et se confier. Car la culture, c'est accepter de se confier à l'inconnu, mais il faut également être dynamique et actif face à la culture. La double offre créative de la presse et du roman fera de l'enfant « un honnête homme » au sens classique du terme !

J'ai été journaliste pendant 10 ans et je suis maintenant éditeur. J'ai appris à lire grâce à mon métier de journaliste. Un journaliste, c'est quelqu'un qui lit énormément car il ne peut pas aborder un sujet s'il ne l'a pas couvert à 100 % : il lit, il interviewe, il vérifie, etc. Le journaliste est un immense lecteur qui a toujours des tonnes de livres sur sa table de chevet ! Dans mon métier de journaliste, j'ai également appris à écrire, et à écrire des formes extrêmement sophistiquées. J'ai appris à écrire très court, à écrire plus long, à rebondir, à relancer, à capter l'attention... Pour moi le journalisme, c'est du grand art. On attrape le lecteur, on ne le lâche pas, tout comme sait le faire un auteur. On apprend à être extraordinairement limpide, à d'être explicite surtout en jeunesse. Le journaliste dit où il est, d'où il parle, il ne peut pas être obscur.

Dans mon métier d'éditeur, je suis à présent en contact avec ceux qui écrivent, les auteurs, et comme j'ai beaucoup lu, j'ai une bibliothèque très variée en tête. Aussi, quand je lis des manuscrits, cette bibliothèque est ma référence. Et comme j'ai appris à écrire, je suis très exigeante, et il est très difficile de me séduire ! Je connais les petits trucs, les manières de faire. Je repère facilement les auteurs qui maîtrisent très bien l'écriture et c'est un grand bonheur pour moi que d'en rencontrer. Comme j'ai appris également à savoir capter l'attention, mon rôle d'éditeur est d'accompagner l'auteur dans son parcours pour capter le lecteur.

Aujourd'hui, que ce soit pour un livre ou un magazine, tout se joue sur la couverture. Dans les pages intérieures d'un magazine, même si l'une des rubriques est loupée, on peut se récupérer sur d'autres rubriques plus réussies. Mais une couverture de magazine, on le sait aujourd'hui en kiosque, c'est fondamental. Si le magazine ne capte pas son lecteur grâce à la couverture, il n'y aura pas de fidélisation, et si le livre ne séduit pas par sa couverture, il ne sera pas acheté. Il faut parvenir à faire venir le lecteur au livre ou au magazine.

Je dirais également qu'entre le livre de fiction et la presse, il y a une tension entre l'explicite et l'implicite. Pour l'écrivain de fiction, l'écrivain de littérature, la littérature c'est le royaume de l'opaque, le royaume de l'implicite, alors que le journalisme, c'est le royaume de l'explicite. J'embête souvent mes auteurs de fiction sur ce terrain-là, car je sais que lorsque la littérature est opaque, c'est au risque de perdre des lecteurs, enfants comme adultes. Le journalisme au contraire se doit d'informer le maximum de personnes. D'un côté, à trop vouloir rendre un texte explicite, on perd la littérature. De l'autre côté, à laisser un texte trop implicite, on perd des lecteurs.

Je voulais terminer par une dernière remarque : un journaliste trie l'information, un éditeur trie les manuscrits, mais Internet ne trie plus rien...

Michel Grandaty

Pour revenir à cette tension entre implicite et explicite, je voudrais rappeler ce que Marie-Claire Mzali a dit lors du premier forum, ce matin. Elle a parlé des programmes en

littérature jeunesse et elle a cité Catherine Tauveron qui parle de « textes résistants ». Il faut absolument que l'on arrive à faire éprouver à nos élèves, à l'école primaire et au début du collège, la résistance d'un texte littéraire. Il faut qu'un enfant n'ait pas peur de la résistance d'un texte. Cette résistance, il est même souhaitable qu'il l'éprouve afin qu'elle fasse naître en lui une fascination. Le procédé des séries en fiction ou bien le fait d'adosser un ouvrage au cinéma, c'est tenter d'affaiblir en partie la résistance d'une œuvre.

Charlotte Ruffault

Attention, il y a séries et séries, il y a littérature et littérature. Il y a des séries de très grande résistance parce leur auteur a bâti un monde incroyablement complexe, et si vous n'avez pas lu toute la série, vous n'avez pas compris ce monde. Selon moi, ce n'est pas la série qui est en cause mais la qualité, et donc la notion de résistance. Je suis d'accord pour dire que le texte qui résiste, c'est le texte qui reste. Et je trouve formidable que l'école réussisse ce pari d'apprendre aux enfants à sélectionner, à repérer les œuvres qui vont rester.

Il existe une presse de divertissement par ailleurs, qui menace terriblement la presse d'éducation, c'est celle qui est en kiosque sous licence. De la même façon que les livres sous licence peuvent menacer une certaine littérature de fiction, car ils ne visent que l'*entertainment* total.

Michel Grandaty

Je laisse maintenant la parole à l'auditoire. Y a-t-il des questions ?

Roger Cussol (en réponse à une question inaudible)

En effet, pendant la Semaine de la presse que vous venez de citer, c'est dans les collèges et les lycées, voire les lycées professionnels, que nous faisons le plus d'interventions car cela marche très bien auprès des élèves de ces établissements. Ce qui se joue dans les questionnements des ados ou des pré-ados, c'est la représentation du monde et de soi. Or tout le discours d'actualité que l'on trouve dans les journaux y compris dans ceux qui peuvent avoir l'air anecdotique, comme les journaux sportifs, leur permet de construire des interrogations sur ces représentations.

Nous mettons également en place avec eux autour de la presse d'autres démarches qui consistent à interroger le discours d'information en tant que forme. Si l'on se réfère à l'étymologie, information veut dire mettre dans une forme. La différence entre le discours journalistique et le discours narratif, littéraire, c'est la mise en forme, c'est la transcription du factuel et du réel dans un discours qui en témoigne et qui fait, par exemple, la caractéristique d'un fait divers.

Il faut être concret : une image, cela à l'air d'aller de soi, on passe vite dessus, etc. Mais en fait, non, cela ne va pas de soi. Une image, une photo de presse, c'est un discours extrêmement construit. Aujourd'hui, les journalistes maîtrisent leur expression photographique d'une manière extrêmement solide, approfondie même quand cela à l'air anecdotique. Il est donc très intéressant de savoir lire cette forme graphique, visuelle. Cela intéresse les jeunes et cela les interroge : j'ai beaucoup de discussions avec mes élèves sur les images difficiles par exemple.

Roger Cussol (en réponse à une autre question)

Je rappelle que les parents ont un rôle prégnant sur les activités de lecture de leurs enfants. Dans une société adulte comme la nôtre, dès que cela concerne la lecture des enfants, cela doit engager aussi les parents, les éducateurs, les enseignants, etc. Nous sommes responsables. Le degré de sophistication de la lecture de nos enfants, de leur amour de lire, de leurs pratiques dépendent de nous, adultes. On ne peut pas dire comme ça qu'une génération à un moment donné lit moins ou ne lit plus ! Nous sommes responsables du phénomène. Comme nous sommes responsables du développement effréné des jeux vidéo car nous laissons nos enfants sur le marché des loisirs, totalement libres de faire des choix responsables avec des pratiques adultes. C'est frappant de voir des parents se plaindre que leurs enfants ne lisent pas. D'un côté, ils laissent le grand-père envoyer pour Noël un livre choisi d'autorité et qui bien sûr ne marche pas auprès des enfants. De l'autre, ils prennent le temps de prendre leur voiture, d'emmener leurs enfants au magasin de jeux vidéo où ils disent au vendeur : « Je n'y connais rien mais tout ce que je souhaite, c'est que vous lui trouviez un jeu pas trop violent. Allez-y, discutez avec mon enfant, vous êtes spécialiste ». C'est terrible : d'un côté, on a de la part des parents une apathie pour une pratique culturelle qu'ils réprouvent (les jeux vidéo) et de l'autre, ces mêmes parents commettent des erreurs basiques avec une pratique culturelle qu'ils souhaiteraient développer (les livres).

Charlotte Ruffault

Je ne suis pas d'accord quand vous dites que les parents réprouvent la pratique des jeux vidéo. La plupart des parents d'enfants de 8 ans qui ont 40 ans aujourd'hui sont fascinés eux-mêmes par ces jeux. Les pères aussi jouent à des jeux vidéo. Les pères accompagnent leurs fils dans les magasins et achètent avec eux les jeux avec lesquels ils vont jouer ensemble. Les pères n'oublient pas leur rôle d'éducateur, c'est juste qu'ils sont tout aussi passionnés par ces jeux que leurs fils.

Roger Cussol

Oui mais ils sont beaucoup plus maladroits quand il s'agit d'aller acheter un livre et de partager ou de parler de la pratique de la lecture. C'est cela qui est étonnant.

Charlotte Ruffault

Face à l'école, ils ont peut-être un comportement angoissé mais pour ce qui est des livres, très franchement, de moins en moins de parents sont interventionnistes sur le choix de leurs enfants. Pour les éditeurs, c'est flagrant. Il suffit d'aller dans n'importe quelle librairie pour constater un choix totalement libre des enfants dès 9 ans.

Question dans la salle

Isabelle Deluze

Un magazine peut être à la fois un magazine éducatif et un magazine de plaisir. Il n'est pas question de faire des magazines éducatifs pour les enfants qui soient rébarbatifs. Ce qu'il faut, c'est que les parents puissent décoder ce qu'il y a derrière les rubriques des magazines. J'entends souvent dire du magazine *Julie* que c'est « un féminin pour les petites filles ». Je ne suis pas d'accord, et je demande aux parents et aux éducateurs de lire attentivement ce magazine : ils verront qu'à côté des rubriques qu'ils considèrent

comme des rubriques « conso » ou de divertissement, il y a un véritable contenu. Certes, il y a un aspect un peu plus « zapping » que dans d'autres magazines mais *Julie* est un magazine de contenus sous-tendu par une véritable politique éditoriale qui n'est pas simplement basée sur de la séduction. Je ne crois pas que ce type de magazines ne soit que du magazine de divertissement.

Question dans la salle

Isabelle Deluze

En général, les magazines d'adolescents sont achetés par les adolescents.

J'ai été pendant très longtemps rédactrice en chef des *Clefs de l'actualité junior*, un hebdomadaire d'actualité et d'information de qualité pour les enfants. Sa tâche est ambitieuse et difficile car il n'essaie pas forcément de simplifier et de résumer pour les enfants la complexité du monde. Les bandes dessinées publiées dans ce magazine font partie pour moi du processus de « contamination » dont je parlais tout à l'heure. En effet, il y a des enfants qui vont rentrer tout de suite dans la lecture de l'actualité et de l'information alors que d'autres vont commencer par lire ces BD qui semblent plus faciles et plus légères. Il y a aussi parfois des interviews de stars car cela permet de donner à l'enfant l'accès au genre d'écriture spécifique qu'est l'interview. Ce magazine propose donc un rapport à l'écrit particulier avec un ensemble de textes différents qui peuvent intéresser les bons et les moins bons lecteurs. La proximité de ces articles diversifiés permet ce phénomène de contamination : le lecteur attiré par un article sur la star qu'il apprécie pourra passer à un article sur les problèmes du monde ou sur la manière de s'inscrire dans la société. Pour avoir beaucoup travaillé dans des classes, je peux vous dire que ce phénomène fonctionne. Je pense donc qu'éducation et divertissement ne sont pas opposables.

Roger Cussol

Il ne faut pas que le magazine éducatif fasse écran. Les premiers magazines éducatifs viennent de la Ligue de l'Enseignement (*Jeunes années*, par exemple) ou de la presse religieuse. Il y a eu une forte évolution des magazines entre 1960 et 1980. Aujourd'hui, un magazine éducatif contient aussi toute une série de distractions comme celles que l'on trouvait à l'époque dans le magazine *Mickey*. Cela étant, *Mickey* contenait pour sa part une partie éducative et d'information. Je dirais qu'aujourd'hui, c'est l'équilibre entre éducatif et distraction qui s'est recomposé dans les magazines. Aujourd'hui, tout magazine est aussi éducatif. Les éditeurs et les journalistes ont le sentiment qu'il faut véhiculer des valeurs et qu'il faut vérifier les valeurs qui se cachent derrière tout article, toute information.

Charlotte Ruffault

C'est le même débat dans le livre.

Je voudrais revenir à deux notions qui ont été évoquées tout à l'heure, celles de « news » et de « stories ». Il y a des frontières totalement floues aujourd'hui dans notre culture entre les « news » et les « stories ». Il y a sans doute un rôle à jouer pour les éducateurs, afin de rendre les enfants capables de comprendre ce qui est du domaine de l'histoire (« stories ») et ce qui est du domaine de l'information (« news »).

Roger Cussol

Vous avez raison, car je me suis rendu compte récemment que dans un grand quotidien, certains faits divers s'intitulaient « une histoire ».

Charlotte Ruffault

C'est la confrontation entre l'émotion et l'information. On est soumis à l'influence de la culture anglo-saxonne de l'émotion. On sait très bien par exemple que cette culture du tabloïd fonctionne d'abord par l'émotion, qu'elle « accroche » le public par-là. Aujourd'hui si un journal reste uniquement sur le terrain de la « news », s'il n'accroche pas à l'émotion, il perd une grande partie du lectorat. Du coup, on se demande jusqu'où on peut aller, jusqu'à quel point on peut aller chatouiller l'émotion pour faire passer une information. Faut-il utiliser la photo, le trucage, l'aménagement... ?

Michel Grandaty

Ces questions sont passionnantes et pourraient faire l'objet d'une table ronde spécifique ! Le débat doit cependant s'arrêter et je vous remercie tous d'y avoir participé.